

DITES AUX LOUPS
QUE JE SUIS CHEZ MOI

CAROL RIFKA BRUNT

DITES AUX LOUPS
QUE JE SUIS CHEZ MOI

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Marie-Axelle de La Rochefoucauld

BUCHET • CHASTEL

Titre original :
Tell The Wolves I'm Home

© 2012 by Carol Silverman.

Et pour la traduction française
© Libella, 2015
7, rue des Canettes, 75006 Paris

ISBN : 978-2-283-02669-4

NOTE DE L'AUTEUR

Je suis heureuse que, la plupart du temps, les faits réels aient parfaitement convenu à mon histoire. Mais lorsque ce n'était pas le cas, j'ai pris la liberté de les retoucher – aussi délicatement que possible – pour les adapter à mon propos.

Pour Maddy, Oakley et Julia

Cet après-midi-là, ma sœur Greta et moi étions chez notre oncle Finn pour qu'il fasse notre portrait, parce qu'il savait qu'il allait bientôt mourir. C'était après avoir compris que je n'emménagerais pas dans son appartement quand je serais grande et que je n'habiterais pas avec lui le reste de ma vie. Après avoir arrêté de croire que ce sida machin chose n'était qu'une sorte de grand malentendu. La première fois qu'il en a fait la demande, ma mère a refusé. Elle disait qu'il y avait quelque chose de macabre dans cette histoire. Quand elle nous imaginait toutes les deux assises dans l'appartement de Finn avec ses immenses fenêtres et l'odeur d'orange et de lavande, quand elle l'imaginait lui en train de nous envisager comme si c'était peut-être la dernière fois, ça la rendait malade. Et puis elle disait que la route était très longue entre le nord de Westchester et Manhattan. Elle a croisé les bras sur sa poitrine, planté son regard droit dans les yeux bleu marine de Finn et lui a dit qu'il était tout simplement difficile de trouver le temps.

- Je te le fais pas dire.
- C'est ça qui l'a décidée.

Aujourd'hui j'ai quatorze ans, mais j'en avais encore treize cet après-midi-là. Greta avait quinze ans. C'était en 1986, à la fin du mois de décembre, et ça faisait six mois qu'on allait chez Finn un dimanche après-midi par mois. Uniquement nous trois, ma mère, Greta et moi. Mon père ne venait jamais et il avait raison. Il n'y avait pas sa place.

J'ai grimpé sur la banquette arrière du mini-van. Greta s'est assise devant moi. Je m'étais installée de façon à pouvoir l'observer sans qu'elle s'en aperçoive. Regarder les gens est un bon passe-temps, mais il faut être prudent. Il ne faut pas se faire remarquer. Quand on vous surprend, on vous traite comme un dangereux criminel. Peut-être à raison. Peut-être que c'est un crime d'essayer de voir des choses que les gens ne veulent pas qu'on voie. Ce que j'aimais observer, chez Greta, c'étaient ses cheveux sombres et soyeux qui reflétaient le soleil, et les branches de ses lunettes qui ressemblaient à deux petites larmes égarées, cachées juste derrière ses oreilles.

Ma mère était branchée sur KICK FM, la radio country, et même si je n'aime pas tellement ce style de musique, parfois, si on se laisse entraîner par le rythme de ces chansons pleines d'enthousiasme, on pense aux bons vieux barbecues avec toute la famille réunie dans le jardin, aux collines enneigées que des enfants descendent en luge et aux repas de Thanksgiving. Des choses saines. C'est pour ça que ma mère aimait écouter cette station quand on allait chez Finn.

Nous ne parlions pas beaucoup pendant ces trajets vers New York. C'était seulement le glissement régulier du van, la country populaire et l'Hudson aux eaux troubles avec de l'autre côté le New Jersey, gris et imposant. Je gardais les yeux sur Greta tout du long, parce que ça m'empêchait de trop penser à Finn.

La dernière fois que nous lui avons rendu visite, c'était un dimanche pluvieux de novembre. Finn avait toujours été mince – comme Greta, comme ma mère, comme j'aurais voulu l'être – mais, ce jour-là, sa maigreur avait franchi un nouveau cap. Comme ses ceintures étaient toutes trop grandes, il avait noué une cravate vert émeraude autour de sa taille. Je fixais cette cravate des yeux en me demandant quand il avait pu la porter pour la dernière fois, essayant d'imaginer quel genre d'occasion aurait été appropriée pour quelque chose d'aussi vif et chatoyant, quand soudain Finn avait levé les yeux de sa toile, pinceau en l'air, et nous avait dit : « Ce ne sera plus très long. »

Greta et moi avons hoché la tête, même si aucune de nous ne savait s'il parlait du tableau ou de sa mort. Plus tard, de retour à la maison, j'avais dit à ma mère qu'il ressemblait à un ballon dégonflé. Greta, elle, avait ajouté qu'il lui faisait penser à un petit papillon de nuit enveloppé dans une toile d'araignée grise. C'est parce que tout est plus beau chez Greta, même sa façon d'exprimer les choses.

C'était le mois de décembre, donc, la semaine avant Noël, et nous étions coincées dans les embouteillages aux abords du pont George-Washington. Greta s'est retournée sur son siège pour me regarder. Elle m'a fait un sourire en coin et a sorti une petite branche de gui de la poche de son manteau. C'était le troisième Noël qu'elle se promenait avec du gui toujours prête à bondir sur son entourage. Elle l'emportait à l'école et nous terrorisait avec à la maison. Son tour préféré consistait à se faufiler discrètement derrière nos parents, puis à sauter en l'air pour brandir le gui au-dessus de leurs têtes. Comme ils n'étaient pas du genre très démonstratif en public, Greta

adorait les y forcer. Dans le van, Greta agitait le gui vers moi jusqu'à m'en frôler le visage.

– Tu vas voir, June. Je vais le brandir au-dessus de toi et d'oncle Finn et qu'est-ce que tu vas faire ?

Elle m'a souri, attendant ma réponse.

Je savais à quoi elle pensait. Il faudrait que je me montre désagréable avec Finn ou que je prenne le risque d'attraper le sida, et elle voulait me regarder décider. Greta savait quel genre d'ami Finn était pour moi. Elle savait qu'il m'emmenait dans des galeries d'art, qu'il m'apprenait à adoucir les visages que je dessinais rien qu'en frottant un doigt sur les lignes de crayon. Elle savait qu'elle ne faisait pas partie de notre petit monde.

J'ai haussé les épaules.

– Il m'embrassera sur la joue, c'est tout.

Mais, même en le disant, je pensais aux lèvres de Finn qui étaient à présent tellement gercées qu'elles se fendillaient. Je pensais aux petites coupures qui se mettaient parfois à saigner.

Greta s'est penchée vers moi, les bras posés sur son dossier.

– Ouais, mais comment tu sais que les microbes d'un bisou peuvent pas s'infiltrer sous la peau de ta joue ? Comment tu peux être sûre qu'ils vont pas se retrouver à nager dans ton sang en passant par les trous de tes pores ?

Je n'en savais rien. Et je ne voulais pas mourir. Je ne voulais pas devenir toute grise.

J'ai haussé les épaules encore une fois. Greta s'est rassise sur son siège mais, même de dos, je voyais bien qu'elle souriait.

Il s'est mis à neiger et les petits flocons fondaient sur les vitres de la voiture tandis que nous traversions la ville. J'essayais de trouver une bonne répartie pour Greta, quelque chose pour lui faire comprendre que Finn ne me mettrait

jamais en danger. Je pensais à toutes les choses que Greta ignorait sur Finn. Quand il m'avait dit que le portrait n'était qu'un prétexte. Quand il avait vu mon regard lors de notre toute première séance de pose. Quand il avait attendu que ma mère et Greta aillent au salon et que, à ce moment-là, quand il n'y avait plus que nous deux dans l'entrée étroite de chez lui, il m'avait mis la main sur l'épaule, s'était penché et m'avait murmuré à l'oreille : « Comment est-ce que je pourrais passer tous ces dimanches avec toi sinon, Crocodile ? »

Mais c'était quelque chose que je n'aurais jamais pu dire à Greta. Au lieu de ça, quand nous sommes arrivées dans le parking sombre, je suis sortie du van en lâchant :

- De toute façon, la peau est imperméable.

Greta a doucement fermé sa portière et m'a rejointe de l'autre côté du van. Pendant quelques secondes, elle est restée là à me considérer. À regarder mon corps lourd et maladroit. Elle a resserré les bretelles de son sac à dos sur ses épaules de moineau et a secoué la tête.

- Tu peux croire ce que tu veux, m'a-t-elle dit tout en tournant les talons pour se diriger vers l'escalier.

Mais c'était impossible et Greta le savait très bien. On peut essayer de croire ce qu'on veut, mais ça ne marche jamais. Notre cerveau et notre cœur décident de ce qu'on va croire, un point, c'est tout. Que ça nous plaise ou non.

Quand nous étions chez oncle Finn, ma mère passait son temps dans la cuisine, à nous préparer du thé dans une magnifique théière russe qui était bleue, rouge et dorée avec, gravés sur les côtés, des petits ours qui dansaient. Finn disait que cette théière était exclusivement destinée à servir le thé aux gens qu'il préférait. Elle nous attendait toujours quand

nous arrivions. Du salon, nous entendions ma mère mettre de l'ordre dans les placards de Finn, enlever des bocaux et des boîtes de conserve, des tasses et des assiettes, et puis les y ranger. De temps en temps, elle venait nous servir du thé, qui en général refroidissait parce que Finn était occupé à peindre et que Greta et moi n'avions pas le droit de bouger. Tous ces dimanches, c'est à peine si ma mère regardait Finn. De toute évidence, elle était effondrée à l'idée que son unique frère allait mourir. Mais parfois je me disais qu'il y avait autre chose. Elle ne regardait jamais le tableau non plus. Elle s'approchait pour poser la théière et détournait les yeux quand elle passait près du chevalet. Parfois, je me disais que c'était pas Finn le problème. Parfois, j'avais l'impression que c'était la toile et les pinceaux qu'elle ne voulait pas voir.

Cet après-midi-là, nous sommes restées assises une heure et demie pendant que Finn faisait notre portrait. Nous écoutions le *Requiem* de Mozart, que Finn et moi adorions. Même si je ne crois pas en Dieu, j'avais convaincu ma mère l'année d'avant de me laisser participer au chœur catholique de notre ville, juste pour pouvoir chanter le *Kyrie* de Mozart à Pâques. Je ne sais même pas vraiment chanter, mais en fait, si on ferme les yeux quand on chante en latin, et si on est au dernier rang du chœur pour pouvoir garder une main sur la pierre froide du mur de l'église, on peut s'imaginer au Moyen Âge. Voilà la raison. C'est pour ça que j'avais intégré le chœur.

Le *Requiem* était un secret entre Finn et moi. Rien que nous deux. Nous n'avions même pas besoin de nous regarder lorsqu'il le mettait. Nous comprenions tous les deux. Un jour, il m'avait emmenée à un concert dans une belle église sur la 84^e Rue et m'avait dit de fermer les yeux et d'écouter.

C'est la première fois que je l'ai entendu. C'est là que j'en suis tombée amoureuse.

Il m'avait dit :

« La musique te prend par surprise, elle te fait croire qu'elle est douce et inoffensive, en bourdonnant gentiment, et puis, tout à coup, boum, elle s'élève, menaçante. On n'entend plus que des percussions, des cordes grinçantes et des voix sombres et profondes. Puis, tout aussi rapidement, le calme revient. Tu vois, Crocodile ? Tu vois ? »

Crocodile, c'était le surnom que Finn me donnait parce qu'il disait que j'étais comme un être d'une autre époque qui rôdait, observant tout et prenant le temps de se faire une opinion. J'adorais quand il m'appelait comme ça. Il était assis dans cette église à essayer de s'assurer que je comprenais la musique. « Tu vois ? » avait-il répété.

Et, oui, je voyais. Du moins je pensais voir. Ou peut-être que je faisais juste semblant parce que je ne voulais surtout pas que Finn me prenne pour une idiote.

Cet après-midi-là, le *Requiem* flottait au-dessus de toutes les belles choses de l'appartement de Finn. Ses tapis turcs moelleux. Le vieux haut-de-forme en soie accroché au mur. Ce gros bocal rempli à ras bord de médiateurs de toutes les sortes et de toutes les couleurs possibles et imaginables. Des cornichons de guitare, comme les appelait Finn, parce qu'il les gardait dans un bocal à conserves. La musique flottait en direction de l'entrée, en passant devant la porte de la chambre de Finn, qui était fermée, privée, comme toujours. Ma mère et Greta ne semblaient pas remarquer la façon dont les lèvres de Finn bougeaient au rythme de la musique – *Voca me cum benedictus... gere curam mei finis...* Elles n'avaient même pas idée qu'elles écoutaient un chant funèbre, ce qui n'était pas plus

mal parce que si ma mère avait su ce qu'était cette musique, elle l'aurait éteinte im-mé-dia-te-ment.

Au bout d'un moment, Finn a retourné la toile pour que nous puissions voir son travail. C'était important parce que c'était la première fois qu'il nous montrait le portrait.

- Approchez-vous, les filles.

Il ne parlait jamais lorsqu'il travaillait aussi, quand il a finalement ouvert la bouche, il en est sorti un murmure à peine audible. Un soupçon de gêne est apparu sur son visage, puis il a attrapé une tasse de thé froid, a bu une gorgée et s'est éclairci la voix.

- Danni, toi aussi, viens donc voir.

Ma mère n'a pas répondu, alors Finn a appelé de nouveau en direction de la cuisine.

- Allez. Juste une seconde. Je veux savoir ce que t'en penses.

- Pas maintenant, a-t-elle répondu. Je suis occupée.

Finn a gardé les yeux tournés vers la cuisine comme s'il espérait qu'elle allait changer d'avis. Quand il a été évident qu'elle ne viendrait pas, il a froncé les sourcils et a fait de nouveau face à la toile.

Il s'est levé du vieux fauteuil bleu sur lequel il s'asseyait toujours pour peindre, s'est appuyé un moment sur le dossier en faisant la grimace, le temps de retrouver son équilibre. Il a reculé d'un pas et j'ai remarqué qu'à part la cravate verte autour de sa taille, les seules couleurs de Finn étaient celles des petites éclaboussures de peinture sur sa blouse blanche. Nos couleurs, à Greta et à moi. J'avais envie de lui prendre son pinceau des mains pour le recolorer, lui rendre ses couleurs d'autrefois.

- Dieu merci, s'est exclamée Greta en s'étirant et en agitant ses cheveux.

J'ai examiné le portrait. J'ai vu que Finn m'avait placée légèrement devant Greta, même si ce n'était pas comme ça que nous étions assises, et ça m'a fait sourire.

– C'est pas fini... n'est-ce pas ? ai-je demandé.

Finn s'est approché de moi. Il a incliné la tête et a regardé le portrait, sa représentation de Greta, puis la mienne. Il a plissé les yeux et a observé cette autre moi avec intensité. Il s'est penché au point de presque toucher la toile fraîche du bout du nez et j'ai senti un frisson me parcourir le bras.

– Non, a-t-il dit en secouant la tête, les yeux toujours fixés sur le portrait. Pas tout à fait. Est-ce que tu vois ? Il manque quelque chose. Peut-être au fond... peut-être un peu plus de travail sur les cheveux. Qu'est-ce que tu en penses ?

J'ai expiré et j'ai détendu mes épaules, incapable de retenir un sourire. J'ai hoché la tête avec conviction.

– Je suis d'accord. Je pense qu'on devrait encore venir trois ou quatre fois.

Finn m'a rendu mon sourire et a frotté sa main pâle sur son front blême.

– C'est ça. Trois ou quatre, a-t-il dit.

Il nous a demandé ce que nous pensions du tableau pour l'instant. J'ai répondu que c'était formidable et Greta est restée silencieuse. Elle nous tournait le dos. Elle ne regardait même pas le tableau. Elle avait les mains dans les poches et, quand elle a fini par pivoter vers nous, son visage était inexpressif. C'est une caractéristique de Greta. Elle peut masquer tout ce qu'elle pense. Sans crier gare, elle a sorti son gui et l'a brandi en l'air d'une main. Elle l'agitait comme si elle voulait fendre l'air au-dessus de nos têtes, comme s'il s'agissait de bien plus que de simples feuilles et baies de Noël. Finn et moi avons tous deux levé les yeux et mon cœur a fait un bond dans ma

poitrine. Nous nous sommes regardés le temps qu'il faut à un grain de sable pour tomber dans un sablier ou à une goutte d'eau pour couler d'un robinet qui fuit et Finn, *mon* oncle Finn, a lu dans mes pensées – paf, comme ça. Pendant cette fraction de seconde, il a vu que j'avais peur et a incliné ma tête pour m'embrasser sur les cheveux avec la légèreté d'un papillon.

Sur le chemin du retour, j'ai demandé à Greta si elle pensait que le sida pouvait s'attraper par les cheveux. Elle a haussé les épaules, puis s'est détournée et a regardé par la vitre jusqu'à l'arrivée.

Je me suis fait trois shampoings ce soir-là. Puis je me suis enveloppée dans des serviettes ; je me suis blottie dans mes draps et j'ai essayé de dormir. J'ai compté les moutons, les étoiles et les brins d'herbe, mais rien ne marchait. Je ne pensais qu'à Finn. Je pensais à son doux baiser. Je me remémorais comment, l'espace d'une seconde, quand il s'était penché sur moi, le sida, Greta et ma mère avaient disparu de la pièce. Il n'y avait plus que Finn et moi dans ce laps de temps et, avant que je ne puisse m'en empêcher, je me demandais comment ce serait s'il m'embrassait sur la bouche. Je sais que c'est dégoûtant, révoltant, mais je veux dire la vérité, et la vérité c'est que, cette nuit-là, j'étais dans mon lit à imaginer le baiser de Finn. J'étais dans mon lit à penser à tout ce que j'avais sur le cœur, que ce soit possible ou impossible, bien ou mal, dicible ou indicible, et, quand toutes ces pensées se sont envolées, il ne restait plus qu'une certitude : à quel point mon oncle Finn allait me manquer.

Se promener tout seul dans les bois est la meilleure façon de s'imaginer à une autre époque. C'est une chose qu'on ne peut faire que seul. S'il y a quelqu'un avec nous, c'est trop facile de se rappeler où l'on est vraiment. Les bois où je vais commencent derrière les bâtiments du collège et du lycée. Ils s'étendent sur des kilomètres au nord, en direction de Mahopac et de Carmel, et plus loin vers des endroits dont je ne connais pas le nom.

La première chose que je fais quand j'arrive dans les bois, c'est d'accrocher mon sac à dos à une branche d'arbre. Puis je me mets à marcher. Pour que ça fonctionne, il faut marcher jusqu'à ce qu'on ne puisse plus entendre aucune voiture, et c'est ce que je fais. Je marche encore et encore jusqu'à ne plus entendre que le craquement des branches et le bruissement du ruisseau. Je suis le cours d'eau jusqu'à un lieu où se trouvent un vieux mur de pierre en ruine et un grand érable. C'est mon endroit préféré. C'est là que je m'arrête. Dans le livre *Un raccourci dans le temps*, on dit que le temps est comme une grande couverture, vieille et chiffonnée. Ce que j'aimerais, c'est être attrapée dans cette couverture. Bordée à l'abri. Cachée dans un tout petit pli.

En général, je m’imagine au Moyen Âge. En Angleterre. Parfois, je chantonne quelques mesures du *Requiem*, même si je sais bien qu’il ne date pas de cette époque. Et j’observe tout ce qui m’entoure – rochers, feuilles mortes, vieux arbres – comme si j’avais le pouvoir de lire ces choses. Comme si ma vie dépendait de ma compréhension parfaite de ce que la forêt a à dire.

Je m’assure de prendre avec moi une vieille robe en dentelle que portait Greta quand elle avait douze ans. Elle est beaucoup trop petite pour moi, du coup je dois mettre un chemisier en dessous et garder les boutons ouverts dans le dos. Elle a plus l’air de sortir de *La Petite Maison dans la prairie* que du Moyen Âge, mais c’est le mieux que j’aie trouvé. Et puis j’ai mes bottes médiévales. N’importe qui vous dira que le plus difficile est de trouver les bonnes chaussures. Et, pendant une éternité, je n’avais que de basiques chaussures noires en toile que je m’efforçais de ne pas regarder parce qu’elles gâchaient tout.

Le jour où j’ai eu mes bottes, qui sont en daim noir avec des lacets de cuir en croisillons, c’était au festival médiéval aux Cloisters, avec Finn. On était au mois d’octobre et Finn travaillait déjà sur le portrait depuis quatre mois. C’était la troisième fois qu’il m’emmenait à ce festival. La première fois, c’était lui qui avait eu l’idée, mais c’était moi pour les deux autres. Dès que les feuilles se mettaient à brunir et à se racornir, je commençais à le harceler avec ça.

« Tu es en train de devenir une médiéviste chevronnée, Crocodile, disait-il. Qu’est-ce que j’ai fait de toi ? »

Il avait raison. C’était sa faute. L’art médiéval était le préféré de Finn et, au fil des années, nous avons passé des heures et des heures à feuilleter ensemble ses livres. Lors de ce troisième

festival, Finn avait déjà commencé à maigrir. Il faisait assez froid pour sortir les pulls en laine et Finn en portait deux, l'un sur l'autre. Nous buvions une sorte de vin chaud, et nous n'étions que tous les deux, seuls avec l'odeur grasse d'un porc rôtissant sur une broche, la musique d'un luth, le hennissement d'un cheval sur le point de participer à une joute et le bruit métallique des grelots d'un fauconnier. Finn a vu les bottes ce jour-là et me les a achetées parce qu'il savait que je les adorerais. Il est resté avec moi au stand du bottier, à faire et à refaire mes lacets de cuir, comme si c'était son activité favorite. S'ils n'étaient pas noués correctement, il m'aidait à retirer mes bottes. Parfois, sa main frôlait ma cheville ou mon genou dénudé et je rougissais. Je ne lui ai pas dit, mais j'ai fait exprès de choisir une paire deux tailles trop grande. Je me moquais du nombre de paires de chaussettes que je devrais porter avec. Je voulais pouvoir les garder toute ma vie.

Si j'étais riche, j'achèterais des hectares de bois. Je ferais construire un mur tout autour et j'y vivrais comme si j'étais à une autre époque. Peut-être que je trouverais une autre personne pour y habiter avec moi. Quelqu'un qui accepterait de promettre de ne jamais dire un mot en rapport avec le présent. Je doute de trouver un jour quelqu'un comme ça. Je n'ai encore jamais rencontré personne qui soit capable de faire ce genre de promesse.

Ce que je fais dans les bois, je n'en ai parlé à personne d'autre qu'à Finn, et je n'en avais même pas l'intention. Nous retournions chez lui après avoir assisté à une projection de *Chambre avec vue* au cinéma. Finn a commencé à dire à quel point tous les personnages l'enchantaient parce qu'ils étaient si secrets, et c'était si beau de les voir essayer de se

DITES AUX LOUPS QUE JE SUIS CHEZ MOI

dévoiler les uns aux autres. Si romantique. Il disait qu'il aimerait que les choses soient encore comme ça. Je voulais qu'il sache que je le comprenais, que je ferais tout pour retourner dans le passé, alors je lui ai parlé des bois. Il a ri, m'a donné un coup de coude et m'a traitée d'intello asociale, alors moi je l'ai traité de geek parce qu'il ne pensait à rien d'autre qu'à la peinture et nous avons ri tous les deux parce que nous savions que c'était vrai. Nous savions que nous étions les deux pires geeks de la terre. À présent que Finn est parti, personne ne sait que je vais dans les bois en sortant de l'école. Parfois, j'ai même l'impression que tout le monde a oublié jusqu'à l'existence de ces bois.

On ne nous a jamais donné le portrait. Pas officiellement. Pas avec des mots.

C'est parce qu'il n'a jamais été terminé. C'est ce que disait Finn. Il fallait que nous retournions le voir pour poser une dernière fois, puis encore une dernière fois. Personne ne s'en est plaint, à part Greta qui a arrêté d'aller chez Finn le dimanche. Elle disait que s'il ne travaillait que sur le fond, il n'avait pas besoin que nous soyons toutes là. Elle disait qu'elle avait d'autres choses à faire le dimanche après-midi, des choses plus intéressantes.

C'était un matin de janvier glacial, le premier jour de classe après les vacances de Noël, et nous attendions le bus scolaire dehors. Notre maison est sur Phelps Street, l'une des dernières rues desservies par le bus. Nous habitons à l'extrémité sud de la ville et notre école se trouve en proche périphérie, vers le nord. Par la route, ça fait environ trois kilomètres, mais si on coupe par les jardins et par le bois, ce que je fais parfois, c'est beaucoup plus court.

Comme notre maison est l'une des dernières sur l'itinéraire du bus, c'est toujours difficile de savoir exactement quand il va arriver. Au fil des années, Greta et moi avons passé énormément

de temps à attendre là, à regarder les pelouses de notre rue. Phelps est un mélange de maisons et de pavillons qui donnent sur la rue, à part la maison de style Tudor des Miller, perchée en haut d'une petite colline au niveau du cul-de-sac. C'est de toute évidence une fausse Tudor, car il n'y avait personne à Westchester à l'époque, si ce n'est les Indiens Mohegan, alors je ne vois pas qui les Miller pensent duper. Personne, sans doute. Peut-être qu'ils n'y ont même jamais pensé. Mais moi j'y pense. Chaque fois que je la vois. Notre maison, c'est la bleu clair, celle avec les volets noirs et le grand érable rouge aux branches tentaculaires.

Ce matin-là, je sautillais sur place pour me réchauffer. Greta, adossée contre l'érable, examinait la nouvelle paire de bottines en daim qu'elle portait aux pieds. Elle n'arrêtait pas d'enlever et de remettre ses lunettes, de les embuer et de les nettoyer.

- Greta ?

- Quoi ?

- Qu'est-ce que tu as de mieux à faire le dimanche ?

Je n'étais pas vraiment certaine de vouloir le savoir. J'ai enroulé mes bras autour de mon manteau pour avoir plus chaud.

Greta a tourné la tête lentement et m'a fait un grand sourire narquois. Elle a secoué la tête et ouvert de grands yeux.

- Des choses que tu peux *même pas* imaginer.

- C'est ça ouais.

Greta est partie de l'autre côté de l'allée.

J'ai pensé qu'elle voulait dire coucher avec quelqu'un. Mais en fait peut-être pas parce que ça je pouvais l'imaginer. À contrecœur, mais je le pouvais.

Elle a encore enlevé ses lunettes et a embrumé les verres de son haleine.

- Eh, lui ai-je dit, on est encore une fois orphelines. C'est la saison des orphelins.

Greta savait ce que je voulais dire. Elle savait que je parlais des orphelins de la saison des impôts. C'était chaque année la même histoire. Il y avait la frénésie de Noël et du Nouvel An, et ensuite nos parents disparaissaient pendant les mois d'hiver les plus sombres. Ils quittaient la maison à six heures et demie le matin et en général ne rentraient pas avant sept heures du soir. C'est ce qu'il se passe quand on est les enfants de deux comptables. D'aussi loin que je me souviens, ça avait toujours été comme ça.

Pendant la saison des impôts, lorsque nos parents devaient partir avant l'arrivée du bus, ils demandaient à Mrs Schegner, la voisine d'en face, de garder un œil sur nous depuis la fenêtre de son salon. Du haut de ses neuf ans, Greta attendait le bus en prenant à cœur son rôle de grande sœur. On avait beau savoir que Mrs Schegner veillait, on se sentait quand même seules. Greta passait un bras autour de mes épaules de petite fille de sept ans et m'attirait à elle. Parfois, si nous attendions le bus depuis vraiment longtemps, ou s'il se mettait à neiger, Greta chantait. Elle entonnait un air des « Muppets » ou parfois cette chanson de James Taylor, « Carolina in My Mind », que mes parents avaient sur leur album *Les Plus Grands Hits*. Elle avait déjà une bonne voix à l'époque. Elle semblait une autre personne quand elle chantait. Comme si une autre Greta, complètement différente, se cachait en elle quelque part. Elle chantait en me serrant dans ses bras jusqu'à ce qu'elle aperçoive le bus au coin de la rue. Puis elle me disait, ou peut-être se disait-elle à elle-même : « Tu vois, c'est pas si terrible. Hein ? »

Je me demandais si Greta s'en souvenait encore. Même quand elle était méchante comme tout, je pouvais la regarder et me rappeler comment nous étions avant.

Greta a lancé un coup d'œil dans ma direction, en essayant de ne pas paraître concernée. Comme si elle n'en avait rien à faire. Elle a mis les mains sur ses hanches.

– Oh, arrête d'en faire tout un foin, June. Tes parents travaillent tard. C'est comme ça.

Elle s'est retournée et je n'ai plus vu que son dos jusqu'à ce que le bus arrive en se traînant.

Je suis allée chez Finn avec ma mère encore trois fois. J'aurais adoré pouvoir y aller toute seule, comme avant, au moins une fois. J'aurais voulu discuter des heures avec lui. Mais chaque fois que j'abordais la question, ma mère me répondait : « On verra la prochaine fois. D'accord, Junie ? » Ce qui n'était en fait pas vraiment une question. C'était simplement ma mère qui me disait comment ça se passerait. Je commençais à avoir l'impression qu'elle nous utilisait, le portrait et moi, pour aller voir Finn et passer un peu de temps avec lui. Ils ne m'avaient jamais paru très proches et j'imagine qu'elle commençait à le regretter. J'avais l'impression d'être devenue une sorte de cheval de Troie dont ma mère se servait pour entrer. C'était injuste, surtout que je sentais, comme si le sol se dérobaît sous mes pas, qu'il n'y aurait pas tant de prochaines fois. Même si nous n'en parlions jamais, il était devenu évident que ma mère et moi nous battions pour passer le plus de temps possible avec Finn avant qu'il ne soit trop tard.

Le dimanche qui devait être le dernier où nous irions chez lui, Greta était à son bureau en train de se vernir les ongles de deux couleurs. Elle alternait : un violet, un noir, un violet, un noir. Je me suis assise sur le bord de son lit défait pour la regarder.

– Greta, ai-je dit, tu sais, Finn n'en a plus pour très longtemps.

Je devais m'assurer qu'elle en était consciente, comme moi. Ma mère disait que c'était comme une cassette qu'on ne pouvait pas rembobiner. Mais c'était difficile de se rappeler qu'on ne pouvait pas la rembobiner au moment où on l'écoutait. Alors on oubliait, on se laissait emporter par la musique et on l'écoutait et puis, sans prévenir, la cassette s'arrêtait brusquement.

– Bien sûr que je le sais. Je savais qu'oncle Finn était malade bien avant toi.

– Alors pourquoi est-ce que tu viens pas avec nous ?

Greta a remis ses vernis violet et noir sur sa petite étagère à maquillage. Puis elle a pris un flacon de rouge foncé et a retiré le bouchon. Avec soin, elle a égoutté le pinceau contre la paroi du flacon. Elle a levé les genoux au niveau de sa poitrine pour se vernir les ongles de pied, en commençant par le plus petit.

– Parce qu'il va finir ce portrait que je sois là ou pas, a répondu Greta, sans même prendre la peine de me regarder. Et, de toute façon, tu sais aussi bien que moi que s'il avait pu, il m'aurait même pas mise sur le tableau. Il y aurait eu que sa Junie chérie, toute seule.

– Finn est pas comme ça.

– Peu importe, June. Je m'en fiche royalement. D'un jour à l'autre maintenant le téléphone va sonner, on va te dire que Finn est mort et tu vas devoir trouver comment occuper tous les dimanches du reste de ta vie. Et qu'est-ce que tu feras ? Hein ? Tout ça n'a plus d'importance. Un dimanche de plus ou de moins. Tu le vois même pas ?

Je n'ai rien répondu. Greta avait le don de me faire perdre mes mots. Elle a rebouché le flacon et fléchi ses orteils fraîchement vernis. Puis elle s'est tournée vers moi, encore une fois.

– Qu'est-ce qu'il y a ? Arrête de me regarder comme ça.

La saison des impôts avait toujours une odeur de ragoût. En général, ma mère laissait doucement cuire quelque chose pour notre dîner dans sa mijoteuse jaune moutarde. Peu importe ce qu'il y avait dans la mijoteuse – du poulet, des légumes, des haricots –, tout sentait le ragoût, une fois cuit de cette façon.

Il était quatre heures et Greta était à une répétition de théâtre à l'école. Elle tenait un des plus grands seconds rôles dans *South Pacific*¹, celui de Bloody Mary. On le lui avait donné parce qu'elle chante super bien et qu'elle est très brune. Du moins pour ce qui est des cheveux et des yeux, donc il ne reste plus qu'à lui mettre du fond de teint foncé et de l'eye-liner pour la faire ressembler à une Polynésienne. Elle nous a dit qu'elle devait rester à l'école presque tous les soirs « jusqu'à tard ».

De toutes les écoles de la région, la nôtre était reconnue pour monter les meilleures comédies musicales. Certaines années,

1. *South Pacific* est une comédie musicale américaine créée à Broadway en 1949 d'après la nouvelle de James A. Michener, *Pacifique Sud, Tales of the South Pacific* (traduit de l'anglais par Max Roth, Flammarion, 1951). La comédie musicale, elle, n'a jamais été adaptée en français. (N.d.T.)

il y avait même des gens qui venaient de New York pour voir nos spectacles. Des gens du théâtre, des chorégraphes, des metteurs en scène, ce genre de choses. Le bruit courait qu'une fois, il y a peut-être quinze ans, un chorégraphe avait assisté à la pièce et avait trouvé qu'une des terminales était si douée qu'il lui avait offert un rôle dans *Chorus Line* après son bac. Chaque année on répète cette histoire et, même si tout le monde dit qu'il n'y croit pas, en fait, si. Chacun veut croire qu'un tel conte de fées pourrait lui arriver.

Les températures étaient négatives depuis quelques jours, il faisait trop froid pour se promener dans les bois, alors je restais à la maison, assise seule à la table de la cuisine à faire mes devoirs de géologie, quand le téléphone a sonné.

– Mrs Elbus ? a demandé une voix d'homme. Une voix faible. Larmoyante.

– Non.

– Oh... d'accord. Désolé. Mrs Elbus est là ? Pas juste larmoyante, mais avec un accent. Anglais peut-être.

– Elle n'est pas encore rentrée. Est-ce que je peux prendre un message ?

Il y a eu alors une longue pause.

– June ? C'est June ?

Cet homme, à qui je n'avais jamais parlé de ma vie, connaissait mon nom et semblait vouloir me prendre la main par les fils du téléphone.

– Rappelez plus tard, lui ai-je dit. Puis j'ai vite raccroché.

Je pensais à ce film où une fille garde des enfants et quelqu'un appelle sans arrêt, en disant qu'il la voit et qu'elle devrait aller vérifier que les enfants vont bien, et elle est de plus en plus terrorisée. C'est le sentiment que j'avais avec ce

coup de téléphone. Même si le type n'avait rien dit d'effrayant, je suis allée verrouiller toutes les portes et les fenêtres. Je me suis assise sur le sol de la cuisine à côté du frigidaire et j'ai ouvert une canette de Yoo-hoo.

Le téléphone a sonné de nouveau. Il a sonné et sonné jusqu'à ce que le répondeur se déclenche. Et j'ai entendu la même voix.

« Je suis désolé, vraiment désolé si je t'ai fait peur. J'appelle au sujet de ton oncle. Oncle Finn à New York. Je rappellerai plus tard. C'est tout. Désolé. »

Oncle Finn. Il connaissait oncle Finn. Mon corps s'est glacé. Je me suis levée et j'ai vidé le reste du Yoo-hoo dans l'évier. Puis je me suis mise à faire les cent pas sur le lino marron de la cuisine. Finn était mort. Je savais que Finn était mort.

J'ai pris le téléphone et j'ai composé son numéro, que je connaissais par cœur. Il a sonné deux fois avant d'être décroché et, quand j'ai entendu ce clic, un torrent de joie m'a envahie.

– Finn ?

Je n'entendais rien à l'autre bout du fil alors j'ai attendu.

– Finn ? ai-je appelé de nouveau. J'entendais le désespoir se glisser dans ma voix.

– Non... malheureusement. Il n'est pas...

J'ai vite raccroché. C'était la même voix. C'était le même homme qui avait laissé un message sur le répondeur.

Je me suis précipitée dans ma chambre. Elle ne m'avait jamais semblé aussi petite. Comme si elle avait rétréci. J'ai regardé mes fausses bougies stupides, mon immense collection de livres d'aventures débiles, ma couette rouge criard aux faux motifs de tapisserie. New York semblait à des milliers de kilomètres. Comme si sans Finn la ville n'était pas assez lourde pour rester en place, comme si elle allait partir à la dérive.

DITES AUX LOUPS QUE JE SUIS CHEZ MOI

J'ai rampé sous mon lit et j'ai fermé les yeux de toutes mes forces. J'y suis restée deux heures, à respirer une odeur de ragoût qui a tourné, à imaginer que j'étais un très vieil objet enseveli sous terre, à guetter l'ouverture de la porte de derrière pour pouvoir me boucher les oreilles et ne rien entendre si quelqu'un réécoutait ce stupide message sur le répondeur.

Quand Greta disait qu'elle avait su avant moi que Finn était malade, c'était sans doute vrai. Elle n'était pas là quand je l'ai appris. Ce jour-là, j'étais censée aller chez le dentiste avec ma mère mais, arrivée sur Moger Avenue, elle a tourné à gauche sans prévenir et on s'est retrouvées dans un restaurant du quartier de Mount Kisco. J'aurais dû me douter dès le départ qu'il se passait quelque chose, parce que Greta et nous faisons toujours ensemble nos visites chez le dentiste et, cette fois-ci, j'étais seule avec ma mère. Peut-être qu'elle espérait que je serais si soulagée de ne pas aller chez le dentiste et que cela atténuerait ce qu'elle devait dire sur Finn. Elle se trompait. J'aime bien le dentiste. J'aime le goût du gel fluoré et j'aime le fait que, pendant les vingt minutes où je suis allongée sur le fauteuil du Dr Shippee, il regarde mes dents comme si c'était la chose la plus importante au monde.

Nous nous sommes assises dans l'un de ces renforcements, comme une alcôve, ce qui veut dire que nous avons un juke-box pour nous toutes seules. Avant même que je demande quoi que ce soit, ma mère m'a donné vingt-cinq cents et m'a proposé de choisir quelques chansons.

– Quelque chose de bien, d'accord ? a-t-elle dit. Quelque chose de joyeux.

J'ai acquiescé. Je ne savais pas de quoi on allait parler, alors j'ai choisi « Ghostbusters », « Girls Just Want to Have Fun » et « 99 Luftballons ». Le juke-box avait la version anglaise et la version allemande de cette chanson. J'ai choisi de l'écouter en allemand parce que je trouvais ça plus cool.

Ma mère a commandé un café, rien à manger. J'ai commandé une tarte au citron meringuée et du chocolat au lait.

« Ghostbusters » a démarré tandis que je consultais le catalogue du juke-box. Je tournais les pages et lisais tous les titres l'un après l'autre en me demandant si j'avais choisi les meilleurs. Puis soudain ma mère a posé sa main sur la mienne.

– June, a-t-elle murmuré, comme si elle allait se mettre à pleurer.

– Oui ?

Elle a murmuré quelque chose d'une voix si basse que je n'ai rien compris.

– Qu'est-ce qu'il y a ? ai-je demandé, en me penchant vers elle.

Elle a répété, mais je ne distinguais que le mouvement de ses lèvres, comme si elle n'essayait même pas de se faire entendre.

J'ai secoué la tête. Le juke-box beuglait, *I ain't afraid of no ghost, I ain't afraid of no ghost...*

Ma mère m'a fait signe de venir m'asseoir près d'elle et je l'ai rejointe de l'autre côté de la table. Elle a pris ma tête entre ses mains et m'a attirée à elle, de sorte que sa bouche touchait presque mon oreille.

– Finn est en train de mourir, June.

Elle aurait pu dire que Finn était malade, voire très malade, mais non. Elle m'a dit de but en blanc que Finn était mourant. Ma mère n'est pas toujours comme ça. Elle n'est en général pas aussi directe, mais cette fois-ci, elle devait se dire que ça

impliquerait une discussion plus brève, moins d'explications. Comment pouvait-elle en effet expliquer une telle chose ? Qui d'autre d'ailleurs ? Elle m'a serrée plus fort et nous sommes restées comme ça quelques secondes, aucune de nous ne voulant croiser le regard de l'autre. J'avais l'impression d'avoir un embouteillage dans la tête. Cent choses différentes que j'étais censée dire.

– La tarte au citron ?

La serveuse s'est soudain retrouvée là avec ma tarte et j'ai dû m'écartier et acquiescer. J'ai observé cette meringue joyeuse et bouffante, en ayant du mal à penser que quelques minutes plus tôt, j'étais le genre de fille à commander une chose aussi grotesque.

– De quoi est-ce qu'il est en train de mourir ? ai-je fini par demander.

J'ai regardé ma mère tracer des lettres sur la table avec son index. S.I.D.A. Puis, comme si la table était un tableau, comme si elle pouvait garder en mémoire ce qu'elle avait écrit, elle l'a effacée de sa paume.

– Ah.

Je me suis levée et je suis retournée de mon côté de la table. La tarte était là à me narguer. J'ai enfoncé ma fourchette dans cette stupide meringue pleine d'espoir et je l'ai mise en pièces. Puis je me suis glissée plus près du juke-box et j'ai collé mon oreille contre le haut-parleur. J'ai fermé les yeux et j'ai essayé de faire disparaître tout le restaurant. « 99 Luftballons » a retenti et je suis restée là à attendre que Nena chante *Captain Kirk*, les deux seuls mots de toute la chanson que je comprenais.

Le cercueil n'était pas ouvert à l'enterrement de Finn et tout le monde en était soulagé. Moi la première. J'avais imaginé ses yeux fermés. Ses paupières toutes fines. Je m'étais demandé comment j'arriverais à m'empêcher de les ouvrir délicatement. Rien que pour voir les yeux bleus de Finn une dernière fois.

L'enterrement a eu lieu précisément une semaine après le coup de téléphone. C'était un jeudi et nous manquions l'après-midi d'école pour l'occasion. J'étais presque sûre que c'était la seule raison pour laquelle Greta avait accepté de venir. C'était aussi l'une des rares fois de ma vie où mes parents avaient posé un congé le même jour pendant la saison des impôts.

Ma mère avait apporté le portrait que Finn avait fait de nous deux, parce qu'elle pensait que ce serait bien de l'accrocher quelque part pour montrer le genre de personne qu'il était, mais, quand nous sommes arrivés sur le parking du funéraire, elle a changé d'avis.

- Il est là, a-t-elle dit. Sa voix était un drôle de mélange de colère et de panique que je ne lui connaissais pas.

Mon père a garé la voiture et a regardé par la vitre.

- Où ça ?

- Juste là, tu ne le vois pas ? Tout seul, là, sur le côté.

Mon père a acquiescé et j'ai regardé à mon tour. Un homme était assis sur un petit mur en briques, recroquevillé. Un type grand et mince qui me rappelait Ichabod Crane de *La Légende du cavalier sans tête*.

– C'est qui ? ai-je demandé, en le montrant du doigt.

Ma mère et mon père se sont tous deux tournés vers moi. Greta m'a donné un coup de coude dans les côtes et m'a dit « La ferme » de sa voix la plus méchante.

– C'est toi qui vas la fermer, ai-je répondu.

– C'est pas moi qui pose des questions débiles. Elle a ajusté ses lunettes et tourné la tête.

– Taisez-vous. Toutes les deux, a lancé mon père. C'est déjà assez dur comme ça pour votre mère.

C'est dur pour moi aussi, ai-je pensé, mais je ne l'ai pas dit. Je suis restée silencieuse, consciente que la douleur que je ressentais n'était pas très appropriée pour une nièce. Consciente que je n'avais pas vraiment le droit de ressentir cette tristesse pour Finn. Maintenant qu'il était mort, il appartenait à ma mère et à ma grand-mère. Elles étaient celles que les gens plaignaient, même si j'avais l'impression qu'aucune des deux n'était vraiment proche de lui. Pour tout le monde, à l'enterrement de Finn, je n'étais qu'une nièce. J'ai regardé par la vitre de la voiture et j'ai compris que personne ici ne savait ce que j'avais sur le cœur, ne serait-ce qu'un peu. Personne n'avait idée du nombre de minutes que je passais par jour à penser à Finn et, heureusement, personne n'avait idée du genre de pensées dont il s'agissait.

Ma mère s'était arrangée pour choisir un funérarium qui soit dans notre ville plutôt qu'à New York où habitaient tous les amis de Finn. Nous n'avions même pas eu voix au chapitre.

L'enterrement avait lieu quelques jours seulement après mes quatorze ans et ma mère ne pouvait pas s'empêcher de s'en excuser. Elle me promettait de se faire pardonner, comme si c'était possible. Comme si ça pouvait changer les choses.

Mon père a regardé ma mère.

– Alors, tu veux que je le laisse dans le coffre ?

Elle a acquiescé, les dents serrées.

– Laisse-le là.

Finalement, c'est mon père qui était allé récupérer le portrait à New York, le lendemain de la mort de Finn. Il y était allé très tard et aucune de nous n'avait proposé de l'accompagner. Ma mère avait un double de la clé de l'appartement que Finn avait attaché à un morceau de ruban de soie rouge. Nous avions cette clé depuis des années, mais je crois que personne ne l'avait jamais utilisée. Ma mère disait toujours que c'était « juste au cas où ». Quelque chose que Finn souhaitait que nous ayons.

Mon père est rentré tard ce soir-là. Il a claqué la porte de la maison et j'ai surpris sa conversation avec ma mère.

– Il était là ? a-t-elle demandé.

– Danni...

– Réponds-moi.

– Bien sûr qu'il était là.

J'avais l'impression que ma mère s'était remise à pleurer.

– Mon Dieu. Rien que de penser à lui... La vie est tellement injuste. Tellement.

– Chhhh. Danni, il faut que tu t'y fasses.

– Jamais. Je ne peux pas.

Après un moment de silence, elle a ajouté :

– Bon, il est où ce tableau ? Tu l'as rapporté, hein ?

J'imagine qu'il a hoché la tête car le portrait était là le lendemain matin, dans un sac-poubelle noir posé sur la table. J'étais la première levée et je l'ai trouvé là, l'air de rien. J'ai pris une chaise, je me suis assise et j'ai collé mon nez au sac, à la recherche d'une odeur de Finn, mais rien. J'ai ouvert le sac et j'y ai fourré la tête, respirant profondément, mais l'odeur chimique du plastique couvrait toute odeur susceptible d'être renfermée par la toile. J'ai fermé les yeux et j'ai respiré plus fort, plus lentement, en resserrant le sac autour de mon cou.

- Eh l'abrutie.

J'ai senti une grande tape dans mon dos. Greta. Je me suis libérée du sac.

- Si tu veux mettre fin à tes jours, je t'en empêcherai pas, mais laisse-nous le tableau, O.K. ? Il est déjà assez dégoûtant comme ça sans une autre histoire de cadavre.

Un cadavre. Finn était un cadavre.

- Les filles ?

Ma mère se tenait au milieu de l'escalier, enveloppée dans son peignoir matelassé rose. Elle nous a jeté un regard endormi.

- Vous ne faites pas de bêtises avec le tableau, hein ?

Nous avons toutes les deux secoué la tête. Puis Greta a souri.

- L'une de nous a juste essayé de se suicider avec le sac-poubelle.

- Quoi ?

- La ferme, Greta, ai-je dit, mais c'était plus fort qu'elle. Elle ne la fermait jamais.

- Je l'ai trouvée en bas avec la tête dans le sac.

Ma mère est descendue et m'a serrée dans ses bras si fort que j'ai cru qu'elle allait m'étouffer. Puis elle a relâché son étreinte.

– Je sais quel était ton rapport avec Finn et je veux que tu saches, Junie, si tu as besoin de parler...

– J’essayais pas de me suicider.

– Ne t’inquiète pas. Tu n’as pas besoin de te justifier. Nous sommes tous là. Moi, ton père, Greta. Nous t’aimons tous.

Derrière ma mère, Greta a levé les yeux au ciel et a fait mine de se pendre avec une corde.

Comme ça ne servait à rien de discuter, j’ai juste hoché la tête et je me suis rassise.

Ma mère s’est emparée du sac en plastique pour le monter à l’étage. Elle a dit que nous avions besoin de prendre nos distances par rapport au tableau pendant quelque temps et qu’elle allait le mettre en lieu sûr. C’est la dernière fois que je l’ai vu jusqu’au jour de l’enterrement.

À présent, nous nous dirigeons vers l’entrée principale, Greta et moi à la traîne derrière nos parents. Mon père s’est arrêté et a posé sa main sur le bras de ma mère.

– Vas-y, a-t-il dit, en désignant les marches de l’entrée du doigt. Va trouver ta mère. Va voir comment elle va.

Ma mère a hoché la tête. Elle portait une jupe noire étroite avec un chemisier gris foncé et, sur la tête, un petit chapeau noir avec une voilette. Elle était jolie, comme toujours. Il neigeait très légèrement et les flocons atterrissaient sur le haut de son chapeau, y restaient quelques secondes, puis fondaient sur le feutre noir.

Ma grand-mère était dans le hall d’entrée à parler à quelqu’un que je ne connaissais pas. Elle ne ressemblait en rien à ma mère, mais c’était l’histoire du côté Weiss de la famille. C’était comme si Finn et ma mère avaient regardé leurs parents et décidé que, quoi qu’il arrive, ils ne voulaient pas devenir comme eux. Grand-papa Weiss avait fait toute

sa carrière dans l'armée, et Finn avait toujours voulu être un artiste. Grand-maman Weiss avait passé sa vie à préparer de bons petits plats, à repasser des vêtements et à aller chez le coiffeur pour Grand-papa Weiss, alors que ma mère aurait donné n'importe quoi pour ne pas avoir à repasser ou à cuisiner et portait ses cheveux courts pour ne pas avoir à s'en préoccuper. Si la tendance se confirme avec Greta et moi, aucune de nous ne voudra jamais travailler dans un bureau, ce qui est pour l'instant mon cas. Si les choses se passaient à mon idée, je me verrais bien fauconnière dans des festivals Renaissance. Je n'aurais pas à me soucier d'évolution professionnelle, de progression de carrière ni de promotions, parce que la fauconnerie n'est pas comme ça. On est fauconnier, ou on ne l'est pas. Les oiseaux reviennent vers vous, ou ne reviennent pas.

Mon père a attendu que ma mère entre dans le funérarium. Puis il s'est tourné vers nous. J'ai remarqué qu'il avait oublié de se raser une petite bande de poils le long de la mâchoire et que, ce jour-là, il avait eu les sourcils froncés en permanence. Comme un jongleur qui devait se concentrer de toutes ses forces pour maintenir toutes les balles en l'air. La mort de Finn ne semblait pas l'attrister. J'avais même presque l'impression que c'était un soulagement.

– Je veux que vous me disiez si vous voyez cet homme entrer, d'accord ?

Nous avons hoché la tête.

– Pour votre mère et votre grand-mère, compris ?

Nous avons hoché la tête de nouveau.

– Merci les filles. Je sais que c'est dur et vous êtes toutes les deux formidables.

Il a serré mon épaule, puis celle de Greta.

– Les choses vont se calmer après ça, d'accord ?

Nous avons fait un signe de tête. Il nous a regardées une seconde de plus, puis s'est retourné pour courir vers la porte d'entrée.

Greta et moi étions là, debout dans l'allée verglacée. Parfois, il paraissait vraiment évident que j'étais plus grande que Greta, même si elle était plus âgée. Je me suis penchée vers elle et lui ai montré l'homme de la tête.

– C'est qui en fait ? ai-je murmuré. J'étais presque certaine qu'elle ne me le dirait pas et j'avais raison. Elle n'a rien répondu, elle m'a juste fait signe de descendre l'allée dans sa direction. J'ai levé les yeux et j'ai vu qu'il me dévisageait. Pas Greta. Moi uniquement. Il s'est penché en avant comme s'il allait se lever, comme s'il pensait que je m'approchais pour le saluer. J'étais sur le point de faire demi-tour, mais Greta m'a pris le bras et m'a tirée en avant. Nous avons marché jusqu'à nous retrouver à une dizaine de mètres de l'homme. Puis Greta s'est arrêtée, a attendu une seconde, et s'est raclé la gorge.

– C'est l'un de ces individus qui n'ont pas été invités à cet enterrement, a-t-elle dit, assez fort pour qu'il entende.

J'ai regardé l'homme qui un instant plus tôt semblait vouloir croiser mon regard, mais il nous tournait à présent le dos. Il avait mis ses mains dans ses poches et considérait le trottoir.

– Qu'est-ce qui t'a pris ?

– Mystère et boule de gomme, a-t-elle répondu.

La raison pour laquelle Greta sait des choses que j'ignore, c'est qu'elle espionne. Il y a des endroits dans notre maison d'où l'on peut tout entendre. Je déteste ces endroits, mais

Greta les adore. Son préféré, c'est la salle de bains du rez-de-chaussée parce qu'on ne l'utilise presque jamais et donc personne ne se rappelle que quelqu'un s'y trouve. Même si on se fait remarquer, on peut toujours crier « Une minute » avant d'ouvrir la porte pour laisser quelqu'un entrer. Entre-temps, on a tout entendu.

Je n'aime pas surprendre des conversations parce que, à ma connaissance, ce que nos parents nous cachent sont des choses qu'il vaut mieux ne pas savoir. C'est désagréable d'apprendre que nos grands-parents se séparent parce que notre grand-père s'est mis en colère et a giflé notre grand-mère après cinquante-deux ans de mariage sans nuages. C'est désagréable de savoir à l'avance ce qu'on aura pour Noël ou pour notre anniversaire et de devoir faire semblant d'être surpris alors qu'on ment très mal. C'est désagréable d'apprendre que notre professeur a dit à notre mère lors d'une réunion de parents qu'on était une élève moyenne en maths et en anglais et qu'il fallait s'estimer heureuse.

Greta a tourné les talons et s'est précipitée vers l'entrée du funérarium. Une fois à la porte, elle s'est arrêtée et a fait volte-face.

– Tout compte fait, a-t-elle dit d'une voix forte et distincte, tout compte fait, je vais te le dire.

De la neige était venue fondre sur son visage et elle s'est essuyé la joue du revers de la main. J'avais froid et je ne me sentais pas bien. C'était toujours la même chose avec les informations de Greta. Je voulais savoir, mais j'avais peur de savoir. Je lui ai fait un tout petit signe de tête.

Elle a montré l'homme du doigt et m'a dit :

– C'est le type qui a tué oncle Finn.

J'ai tourné la tête pour le regarder, mais il semblait sur le point de s'en aller. Je n'ai aperçu qu'un homme grand et mince qui se recroquevillait pour entrer dans sa petite voiture bleue.

Pendant le service funèbre, j'étais assise au premier rang et j'essayais d'écouter toutes les gentilles choses qu'on racontait sur Finn. Il faisait très chaud dans cette pièce, et sombre, et les chaises nous obligeaient à nous tenir bien plus droits que d'habitude. Greta ne s'est pas assise devant avec nous. Elle a dit qu'elle voulait s'installer au dernier rang et, quand j'ai tourné la tête pour la regarder, j'ai vu qu'elle avait la tête baissée, les mains sur les oreilles et les yeux fermés. Pas juste clos, fermés de toutes ses forces, comme si elle essayait d'empêcher la cérémonie de l'atteindre. Pendant une seconde, j'ai même cru qu'elle pleurait, mais ça me paraissait peu probable.

Ma mère a fait un bref discours sur Finn et elle quand ils étaient enfants, en soulignant à quel point il avait été un frère formidable. Tout ce qu'elle a dit était vague, comme si les détails pouvaient la tuer s'ils devenaient trop poignants. Après ma mère, un cousin de Pennsylvanie a prononcé quelques mots. Puis l'entrepreneur des pompes funèbres a débité des banalités. J'essayais d'écouter, mais je n'arrêtais pas de penser à l'homme qu'on avait vu dehors.

Je ne voulais pas vraiment réfléchir à la façon dont Finn avait attrapé le sida. Ce n'était pas mon rôle. Si ce type était vraiment celui qui avait tué Finn, alors il avait dû être son petit copain, et si c'était le cas, pourquoi est-ce que je ne savais rien de lui ? Et comment Greta était-elle au courant ? Si elle avait su que Finn avait un petit copain secret, elle m'aurait torturée avec ça. Elle ne ratait jamais une occasion de me faire remarquer que j'en savais moins qu'elle. Il y avait donc deux

possibilités. Soit elle venait d'apprendre l'existence de ce type, soit rien de tout ça n'était vrai.

J'ai décidé de croire la deuxième hypothèse. C'est quelque chose de difficile que de *décider* de croire une chose plutôt qu'une autre. En général, notre esprit se forge une opinion par lui-même. Mais je m'y suis astreinte, parce que l'idée que Finn aurait pu me cacher un secret aussi énorme me donnait envie de vomir.

À la fin du service, tout le monde a quitté le bâtiment de façon bien ordonnée. Quelques personnes se sont arrêtées pour discuter dans le hall, mais je suis sortie directement pour essayer de trouver la petite voiture bleue. Plus aucune trace du véhicule. Ni du conducteur. La neige avait commencé à tomber à flocons plus épais et transformait rues et pelouses en étendues blanches et immaculées. J'ai refermé mon manteau jusqu'en haut et j'ai regardé la route dans les deux directions, mais il n'y avait rien à voir. Il avait disparu.

Se rendre dans les bois juste après une tempête de neige est un des meilleurs moments, parce que toutes les canettes de soda, toutes les bouteilles de bière et tous les papiers de bonbons disparaissent, et il ne faut plus faire autant d'efforts pour s'imaginer à une autre époque. En plus, il y a quelque chose de magique à marcher sur de la neige vierge de toute trace de pas. Ça nous donne l'impression d'être exceptionnel, même si on sait qu'on ne l'est pas.

Je portais cette paire de mitaines orange que Greta m'avait tricotées quand elle faisait partie du club de tricot en CM2. Elles étaient énormes et les finitions étaient peu soignées le pouce se trouvait au milieu, au lieu d'être sur le côté. Je n'avais pas pris la peine d'enfiler la robe en dentelle, mais j'avais tout de même chaussé mes bottes médiévales. Il ne faisait en fait pas aussi froid qu'on l'aurait cru et j'ai marché plus loin que d'habitude, traversant le petit ruisseau qui court au pied de la colline, puis gravissant celle-ci. J'essayais de ne pas penser à Finn et à tous les secrets qu'il ne m'avait peut-être pas révélés. J'essayais de me concentrer sur l'histoire que je me racontais, comme quoi j'étais la seule personne assez forte pour aller chasser pour mon village et que je devais entreprendre un

périple dans la neige pour suivre la trace d'un cerf. Les filles n'étaient pas censées chasser, alors je devais m'attacher les cheveux et passer pour un garçon. Voilà le genre d'histoires que je m'inventais.

Il y avait une couche de verglas sous la poudreuse et, à chaque pas que je faisais pour gravir la colline, je glissais un peu. Quand je suis finalement parvenue au sommet, je me suis assise, éreintée. Tout était calme et j'ai laissé mes yeux se fermer. L'espace d'un instant, j'ai vu le visage de Finn et j'ai souri, en fermant les yeux encore plus fort pour essayer de garder son image. Mais il a disparu. Je me suis laissée tomber en arrière et, allongée dans la neige, je me suis mise à contempler les motifs tordus formés par les branches d'arbre nues sur le ciel gris. Une fois le sol stabilisé sous mon poids, plus rien ne bougeait, et même si j'essayais de maintenir mon esprit au Moyen Âge, l'image de Finn revenait sans cesse. J'aurais voulu qu'il fût enterré plutôt qu'incinéré, parce que alors j'aurais pu enlever mes gants, appuyer mes paumes sur le sol et savoir qu'il était là, quelque part. Sentir qu'à travers toutes ces molécules de terre gelée, il y avait toujours un lien entre nous. Puis le type qui était à l'extérieur du funérarium est à son tour apparu dans mes pensées et je me suis sentie idiote. Bien sûr que quelqu'un d'aussi formidable que Finn avait un petit ami. Pourquoi n'en aurait-il pas eu ? C'était sans doute le type qui avait appelé ce jour-là. L'Anglais qui connaissait mon prénom. Le type qui appelait de l'appartement de Finn. Il était *dans* l'appartement de Finn. Avec *mon* oncle Finn. Une grosse larme a coulé le long de ma joue.

Ensuite, brisant le silence, au-dessus de tout, un long hurlement de tristesse a retenti. Pendant une seconde, j'ai cru que le son sortait du plus profond de moi. Comme si le monde